

Le pousseur de la Dourdu

par

Ernest DU LAURENS DE LA BARRE

I

Les légendes, ces drames du mystère, s'attachent, comme les oiseaux de nuit, aux lieux sombres et déserts, aux ruines abandonnées, aux grands rochers des montagnes ou des grèves, que le pinceau du soir ombre de teintes fantastiques ; aux cavernes profondes que les imaginations simples, mais surtout (nous ne craignons pas de le dire) poétiques des pêcheurs et des habitants de la campagne, se plaisent à peupler de pittoresques fantômes. C'est dans ces demeures du silence que le *chercheur* de souvenirs dirige sa course solitaire. Il contemple les rochers ; il remue les pierres des ruines ; il écarte la mousse et les ronces qui couvrent les vieux sentiers. Puis il interroge patiemment ces débris muets du temps passé, et il finit toujours par leur arracher quelques secrets intéressants. La vieille Armorique est encore assez riche en paysages inexplorés, en ruines inexplicées, en sites mystérieux,

pour mériter les regards des archéologues, et surtout de ces *chercheurs* de traditions antiques dont nous venons de parler. C'est pourquoi nous y revenons souvent, afin de continuer la description de ces lieux peu connus, et de leur demander la moralité de leurs légendes.

II

La *Dourdu* (l'eau noire) est un de ces endroits d'aspect sinistre, toujours enveloppé d'une crainte mystérieuse que la tradition populaire motive à peine. C'est une baie de peu d'étendue, située au bas de la rivière de Morlaix. Ancien refuge des corsaires bretons, elle est entourée de noirs récifs et d'énormes rochers rangés sur la grève comme les pierres éboulées d'un mur gigantesque. Des brouillards presque continuels y répandent souvent une demi-obscurité. Les vagues de la Manche, quand soufflent les grands vents du nord-ouest, déferlent avec rage dans la *Dourdu* et soulèvent son sable noir en épais tourbillons. De gros cormorans fauves tournoient sans cesse au-dessus des flots, appelant le naufrage par leurs cris affreux. Le soir, le pêcheur fait un détour par le haut des falaises, plutôt que de passer au bord de *l'Eau-Noire*.

Or autrefois, non loin de ce rivage redoutable, s'élevait le sombre manoir du *Dourdu*. Il se dressait comme un fantôme de pierre sur ces hautes falaises qui, avec les côtes abruptes de Carantec, forment la baie mélancolique au milieu de laquelle on voit aujourd'hui le château du *Taureau*, ce château d'*If* armoricain.

On dit encore aujourd'hui, et l'on affirmait jadis, qu'un fantôme – âme en peine de quelque marin mort dans le péché – vient errer sur la grève, au milieu des ténèbres, sondant les flots glauques de ses yeux caves, afin d'y découvrir la place où repose son navire englouti avec son chargement de doublons.

Des fenêtres du manoir on pouvait apercevoir la sinistre baie, et plus loin la haute mer déployant ses plaines immenses. Sur le bord de la baie, au levant, on voyait, au-dessus des récifs, un grand rocher miné par les vagues et pareil à un noir vaisseau à l'ancre

depuis des siècles. C'était sur ce rocher que le fantôme accomplissait sa veille nocturne.

Le sire du Dourdu habitait son manoir solitaire avec Igilt, sa fille unique : Igilt, la brune, aux yeux bleus comme la sombre mer d'Armorique ; belle comme une nuit d'automne sur les grèves ; rêveuse et grave comme une fée ; ambitieuse et fière comme une reine...

Avant de mourir, le vieux sire eût bien voulu la marier à quelque jeune et honnête héritier de son voisinage, dont le noble caractère eût honoré sa vieillesse en faisant le bonheur de sa fille. Bien différent d'une foule de gens qui pèsent la bourse plutôt que le cœur de leur futur gendre, il disait à la jeune châtelaine : « Ma fille, cessez de poursuivre ainsi des songes dorés, remplis de périls pour votre âme. Épousez un homme craignant Dieu, et les autres qualités, soyez-en certaine, ne lui feront pas défaut. »

Mais Igilt avait bien d'autres idées sous sa longue et noire chevelure. Maintes fois elle avait entendu parler des fêtes et tournois de la cour du duc de Bretagne, des chevaliers, des paladins bardés de fer et d'or ; en sorte qu'Igilt rêvait pour son beau front une couronne de duchesse. Qui n'eût été troublé jusqu'au fond du cœur, en voyant, un soir d'été, la châtelaine, debout sur le grand rocher de la Dourdu, dérouler au vent ses longues boucles d'ébène ? Les mouettes, confidentes de ses rêves insensés, voltigeaient en foule autour d'elle et semblaient parfois lui former un blanc diadème de leurs ailes d'albâtre.

« Volez, volez, volez, oiseaux fortunés, disait Igilt soupirant, et portez par-delà ces tristes rivages le renom de la beauté d'Igilt la brune. Puis qu'enfin quelque prince d'Hibernie vienne m'arracher de ce tombeau ! »

Mais aucun prince ne paraissait à l'horizon. En revanche, nombre de jeunes seigneurs de Bretagne s'étaient déjà perdus par amour pour elle. Attirés par la réputation de sa grande beauté, les imprudents montaient dans une barque et passaient au pied du rocher où venait souvent l'enchanteresse, afin de pouvoir du moins l'admirer. Igilt était-elle une fée ? Nous l'ignorons. Mais ceux qui une seule fois avaient aperçu l'éclair de ses yeux bleus, n'avaient plus de repos qu'ils n'eussent demandé sa main. Alors la cruelle ne manquait jamais de conduire le jeune homme sur le sommet de la

roche noire et, lui montrant l'abîme qui écumait à leurs pieds, elle disait :

« Ami, là se trouve assez d'or pour remplir ma corbeille de mariage. Va le quérir sans retard, si tu as du courage. Le fantôme du Dourdu te conduira. Reviens riche comme un prince : Igilt sera pour toi. »

Plusieurs infortunés tentèrent, dit-on, l'aventure et ne revinrent jamais. Poussés sans doute par le fantôme trompeur, ils tombaient dans l'abîme, et chaque fois, la cruelle Igilt disait en riant que c'était un de plus à ajouter à sa couronne de fiancée... fiancée des morts, comme elle osait se nommer avec un rire sinistre.

Prends garde, fille coupable, que cette couronne funèbre ne se change bientôt en linceul. Les mouettes fidèles ont porté ton message... voici venir de l'autre côté de la mer un vaisseau sous toutes voiles. Il grandit à l'horizon. Tu peux déjà distinguer la couleur de son pavillon. Il est noir comme l'aile du corbeau ; sur la proue un beau seigneur, couvert d'une riche armure, cherche de loin si l'objet de ses vœux l'attend sur son rocher. Oui, tes désirs sont accomplis. Ton prince arrive, le voilà. Mais pourquoi frémis-tu ? Ah ! je vois auprès du prince un vieillard qui t'observe : c'est son conseiller, un sage d'Hibernie, auquel il a été confié par la tendresse d'un père alarmé.

Or le vaisseau ayant jeté l'ancre au milieu de la rade, une barque légère s'en détacha, et bientôt le prince Ivor tombait aux pieds d'Igilt surprise et heureuse. Heureuse ! elle devait l'être sans doute, si le bonheur se trouve dans l'accomplissement des désirs plutôt que dans l'espérance qui le promet, plutôt que dans la charité qui le donne aux autres, plutôt que dans la résignation qui se courbe sous la divine volonté.

Trois jours se passèrent, pendant lesquels Ivor revint chaque soir sur le rocher où l'attendait sa fiancée ; et la fiancée, loin de réclamer cette fois l'or du navire englouti, pressait les apprêts de leur mariage. Mais le conseiller du prince demeurait inébranlable. Il voulait le bonheur de son jeune maître, et recueillait avec soin tous les bruits alarmants qui couraient sur le compte de la *fiancée des morts*. Il ne tarda pas à apprendre l'histoire du vaisseau submergé et des anciennes exigences d'Igilt. Enfin il se rendit auprès du sire du Dourdu et lui demanda quelle dot il donnerait à

sa fille.

– Une dot ! répondit le vieillard ; je n'ai pour toute fortune que ce vieux donjon et son petit domaine, et ne puis, vous le voyez, donner à ma fille que ma bénédiction paternelle.

Le sage d'Hibernie, retenant à peine ses larmes, reprit pourtant avec une feinte sévérité :

– Par malheur ! ce n'est pas assez. Le roi mon maître exige mille doublons d'or.

– Mille doublons ! fit le vieux seigneur ; hélas ! où voulez-vous que je trouve pareille somme ?

– Votre fille le sait bien, dit le conseiller en se retirant.

Le jour même le père d'Igilt l'informa que son union avec le prince Ivor ne pourrait avoir lieu à moins que sa corbeille de noces ne fût, de son chef, garnie de mille doublons d'or. À ces mots, Igilt poussa un cri terrible qui fit frémir le pauvre vieillard.

– Implore l'assistance du ciel, ma fille, murmura-t-il : lui seul peut...

– Me procurer de l'or peut-être ! s'écria Igilt dont les yeux lançaient des éclairs. Non, non ; mais je sais qui m'en donnera !

Et la malheureuse s'éloigna pleine de fureur, laissant son père atterré. Elle croyait savoir en effet où se trouvait l'or qu'on lui avait demandé. Combien de fois, quand la tempête soulevait les vagues et entrouvrait le sein de la mer, n'avait-elle pas cru voir briller au fond les doublons nombreux semés sur le sable comme les étoiles sur le firmament ! Igilt, la brune fille de la grève, jouait avec les lames comme le poisson rapide, ou se balançait sur leur cime, comme les mouettes légères. Elle ne craignait rien de la fureur des flots, et avec le secours du fantôme qui gardait le trésor et qu'elle saurait se rendre favorable, ces richesses lui seraient acquises ; car, plutôt que d'y renoncer, elle préférerait mourir. Pauvre insensée, qui, comme tous les cœurs avides, ne voulait point apercevoir l'abîme que sa soif d'un bonheur immérité allait ouvrir pour elle !

Le soir même on eût pu la voir, debout sur son rocher battu par les vagues, conjurer les flots qu'elle croyait apaiser. Puis la lune se leva. Sa pâle lumière éclaira les vagues transparentes d'un éclat tellement inusité que le fond de la mer parut éblouissant aux yeux fascinés de la sibylle.

– À moi, esprit des ondes ! s'écria-t-elle ; à moi, fantôme de la

fortune ! Déjà les flots se retirent et secondent mes desseins. Viens me conduire au but de mes rêves. Viens me guider vers tes richesses, et me donne enfin *le bonheur* !

L'écho lugubre répondit *malheur* ! dans les cavernes des rivages déserts, et, tandis que la fiancée continuait son évocation coupable, elle se sentit poussée vers les ondes par un bras invisible... Bientôt les vagues la reçurent dans leur sein. Igilt plongeait, plongeait sans cesse, et chaque fois ses mains déchirées aux pointes des rochers, ses mains sanglantes ne retiraient du fond de la mer que des poignées de sable qui brillait comme de l'or aux clartés de la lune... Chaque fois, remontant à la surface de l'onde, elle lançait sur la grève une traînée de sable en criant : « Encore un coup, et la somme y sera. » Puis elle disparaissait sous l'écume des vagues...

– Igilt, ma fiancée ! s'écria le prince Ivor accouru pâle et frémissant sur la roche fatale : reviens, reviens, plus n'est besoin de cet or funeste. J'ai fléchi mon père. Reviens, Igilt ; Ivor t'attend.

Mais les vagues déferlaient lourdes et hautes sur la grève, et la funèbre nageuse ne les effleurait plus de ses bras blancs.

Son fiancé, inconsolable, retourna mourir dans son île natale.

Les traditions de la mer racontent que parfois, dans le calme des belles nuits d'été, des marins ont vu la brune fille de la grève, debout sur la roche noire, contemplant les flots, puis s'y plongeant tout à coup, à l'endroit où gît le vaisseau naufragé. Mais, gardez-vous de monter sur ce rocher de malheur, car *le Pousseur* y monterait avec vous peut-être... l'inévitable *Pousseur*, qui, pareil au torrent des passions et aux appâts du monde, entraîne sans merci l'imprudent et surtout l'ambitieux que la convoitise amène sous sa fatale main.

Ernest DU LAURENS DE LA BARRE,
Fantômes bretons, 1879.

www.biblisem.net